

Accompagner un ado malade

Le livre « Hâte-toi de bien vivre! », de Valérie de Larauze, témoigne du drame de ces jeunes malades, empêchés de déployer leurs ailes à l'âge où les autres prennent leur envol.

Laurène de Larauze, atteinte d'une leucémie à 16 ans, est décédée six ans plus tard, après de longs et lourds traitements. Dans un livre récent, sa mère, Valérie de Larauze, raconte ce combat (1). Au fil des pages, ce sont les mille gestes d'affection de cette famille unie qui prennent vie, ainsi qu'un beau portrait de Laurène. Ce n'est pas tant une grande malade que l'on rencontre en effet qu'un petit bout de femme attachante et drôle, toujours partante pour recevoir des amis et lancer une bonne blague. Une ado aussi bien décidée à faire la nique à la mort.

À l'âge où les autres testent les limites et multiplient les excès, les adolescents malades vivent un drame particulier. Difficile de grandir et déployer ses ailes alors que le corps lâche. L'un des aspects les plus saisissants du livre de Valérie de Larauze est d'ailleurs de montrer comment se combinent cette soif de vie de l'adolescent et les entraves de la maladie. Elle liste ainsi les initiatives de sa fille qu'elle-même désapprouvait : « monter derrière le scooter d'un copain en sortant de chambre stérile ; commander des sushis en oubliant le régime sans sel imposé par la cortisone ; aller en boîte de nuit jusqu'à l'aube avec les médicaments dans la poche ; aller au concert de Beyoncé, debout dans la fosse pendant trois heures ».

Le jour de ce concert, la professeure Anne Bergeron-Lafaurie, pneumologue de l'hôpital parisien Saint-Louis qui avait soigné Laurène, a dû arbitrer la dispute familiale. Entre cette femme médecin, elle-même mère de grands enfants, et ses patients se noue une relation d'autorité bienveillante. « On ne peut pas les empêcher de vivre et d'avancer. Ce n'est pas entendable à cet âge, estime-t-elle. Il faut donc être intransigeant sur certains aspects du traitement, mais aussi accepter quelques soupapes. Je suis donc très souvent sollicitée par les familles pour arbitrer toutes sortes de demandes des jeunes que leurs parents jugent déraisonnables. »

Anne Bergeron-Lafaurie a aussi dû trancher, entre Marion, 15 ans à l'époque, et sa mère Anne. Atteinte

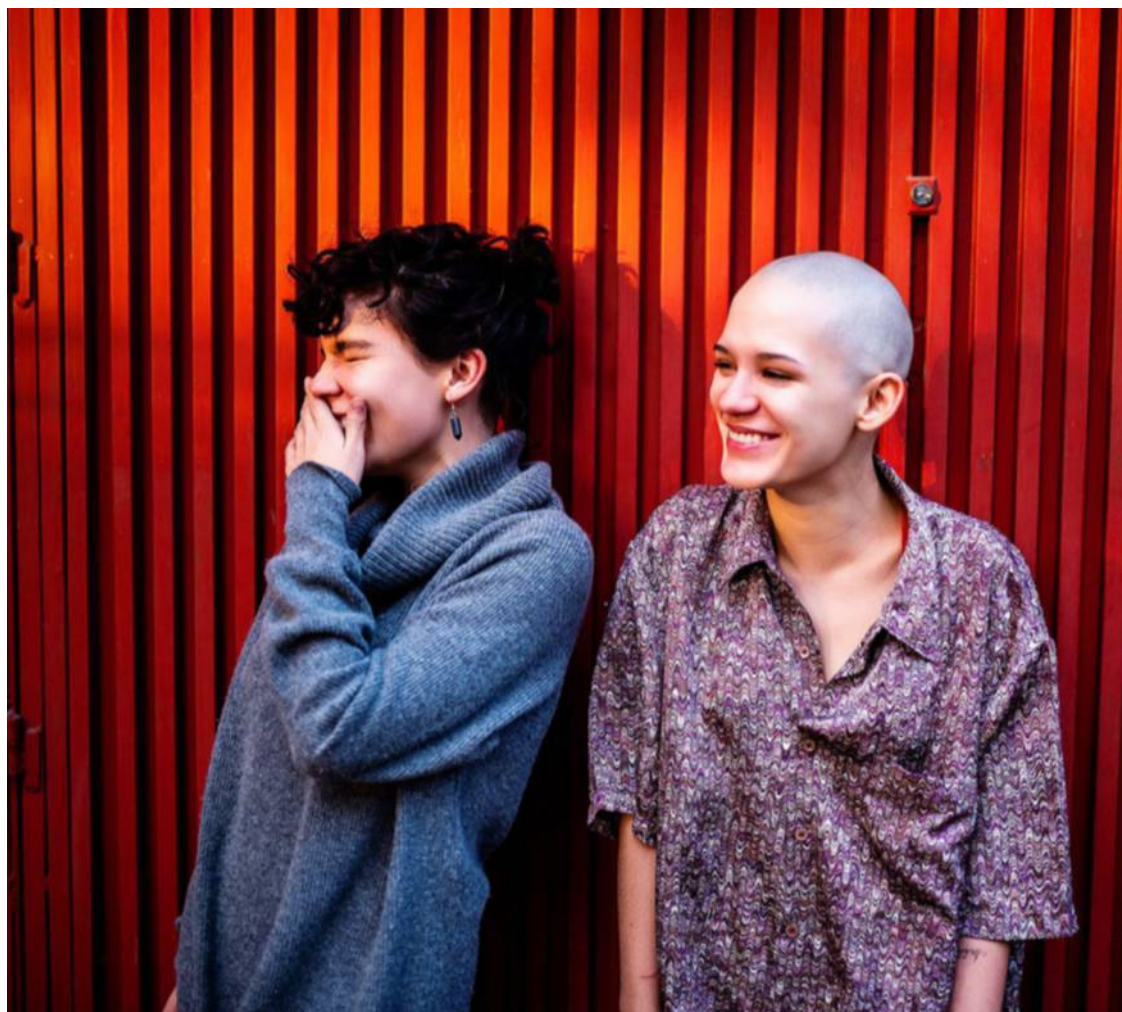
d'un lymphome de Hodgkin, un cancer des ganglions, la jeune fille voulait en effet continuer à monter à cheval malgré le risque microbien. « J'ai finalement donné un accord, sourit le médecin, mais à deux conditions : qu'elle ne touche pas trop le cheval et que ses résultats sanguins soient corrects. »

Afin d'offrir à ces patients une prise en charge adaptée, le professeur Nicolas Boissel a créé un service d'hématologie consacré aux adolescents et jeunes adultes (AJA). En 2003, dans une étude, il avait en effet mis en lumière que les chances de rémission des adolescents de 15 à 20 ans pris en charge en pédiatrie étaient supérieures à celles des jeunes du même âge soignés dans les services pour adultes. Cette situation créait donc une inégalité de traitement et un aléa auxquels les programmes « AJA » apportent une réponse.

« Il faut accompagner et englober, un peu comme en pédiatrie, mais aussi répondre à certaines spécificités. »

« Les adolescents ont besoin d'une prise en charge spécifique, explique ainsi Élise Ricadat, psychologue qui a consacré une thèse à ce service. Il faut accompagner et englober, un peu comme en pédiatrie, mais aussi répondre à certaines spécificités. La maladie bouleverse profondément la vie sociale, amoureuse, et le rapport au corps. Il est très difficile d'oser tomber amoureux ou d'accepter son corps sexué, de s'imaginer futur parent quand le corps est malmené par les traitements. Or la question de l'affection et de la sexualité est omniprésente à l'adolescence. L'hôpital doit savoir y répondre, alors qu'en général il n'a pas pour mission de s'occuper de ce genre de choses. »

Viviane ne dit pas autre chose et sait tout ce qu'elle doit à son amoureux de l'époque. « Je suis tombée malade à 20 ans et je suis aujourd'hui en rémission. Le corps prend cher », souffle-t-elle. Elle a dû accepter de perdre ses cheveux, de maigrir, de voir la pilosité du visage se développer.



Complicité entre deux adolescentes dont l'une est malade. MStudioImages/Getty Images

Accompagner un ado malade

« Certains se recroquevillent et ne veulent plus sortir de leur chambre mais d'autres, à l'inverse, développent un réel appétit de vie et ont une force très rare pour leur âge. »

●●● Suite de la page 23.

« J'avais la chance d'être au début d'une histoire d'amour, raconte-t-elle, j'ai donc tout fait pour rester jolie et plaire à mon amoureux. Il a choisi de rester avec moi quoi qu'il arrive. » Le jeune couple décide quelques années plus tard de se marier. Mais Viviane fait une rechute. « J'ai été hospitalisée à nouveau et je feuilletais des magazines de robes de mariée sur mon lit d'hôpital », confie-t-elle encore. Elle a aussi appris qu'elle n'aurait probablement jamais d'enfants.

Face à ces bouleversements profonds, les parents restent un rempart solide. « Pourtant un jour, ils doivent se détacher doucement de leur adolescent et ne pas laisser un cordon se renouer entre eux et lui », affirme Rachel Chamoux, infirmière coordinatrice de l'AJA. Autant leur présence est extrêmement rassurante et précieuse dans un premier temps, autant, assez vite aussi, on commence à percevoir des tensions entre l'ado et ses parents. Et c'est dans le cours des choses. Notre rôle est de faire comprendre aux familles qu'il est salutaire de laisser grandir l'adolescent malgré sa maladie. »

Passer plusieurs mois parfois entre chambre stérile et soins intensifs ne condamnerait donc pas à rester un grand enfant. « Certains de ces adolescents malades, quand ils ont été aimés malgré leur corps abîmé, gagnent une estime d'eux-mêmes et une confiance qui les accompagnent pour leur vie entière », reprend Élise Ricadat.

« Certains se recroquevillent et ne veulent plus sortir de leur chambre mais d'autres, à l'inverse, développent un réel appétit de vie et ont une force très rare pour leur âge », estime Anne Bergeron-Lafaurie.

Marion en fait partie. « Elle a mis un point d'honneur à ce que sa maladie ne lui pourrisse pas la vie », raconte sa mère, qui se dit « très admirative. Elle n'a même pas redoublé, l'année de sa chimio, et maintenant va devenir pharmacienne ».

Comme beaucoup de ces jeunes gens qui, une fois sortis d'affaire, s'orientent vers des carrières médicales et paramédicales. Afin de donner un sens à cette vie dont ils connaissent le prix.

Emmanuelle Lucas

(1) Hâte-toi de bien vivre!, Médiaspaul, 2018, 20 €.

repères

Les ados et le cancer

1 625 cas. Même si les données ne sont pas exhaustives, sur la période 2011-2014, 1 625 cas de cancers ont été enregistrés en France métropolitaine parmi les adolescents âgés de 15-17 ans.

Les affections les plus fréquentes à cet âge sont les lymphomes, les tumeurs du système nerveux central et les leucémies.

De grandes chances de rémission. La survie s'est nettement améliorée ces dernières années. Elle est estimée à 94,5 % à un an et 81,8 % à cinq ans pour les cas diagnostiqués de 2000 à 2004.

(source : Institut national du cancer)

témoignages

Ce qu'en disent leurs amis

« Elle nous a appris la valeur de l'amitié »

Guillemette, 24 ans, amie de Laurène

« Quand Laurène est tombée malade, elle était au Canada, loin de nous, ses amis. Mais nous avons suivi l'évolution de sa maladie au jour le jour par l'intermédiaire de son frère jumeau Thomas qui nous tenait en permanence informés de sa santé. Puis, quand elle est revenue en France, Laurène a toujours parlé ouvertement de sa maladie. Elle voulait absolument partager avec nous ce qu'elle vivait. Mais elle aimait aussi qu'on lui raconte nos propres petites histoires du lycée, ce que nous faisions avec nos amis. Pour nous, c'était d'ailleurs parfois compliqué parce que nous avions l'impression que cela l'excluait encore plus de lui raconter tout



La survie s'est nettement améliorée ces dernières années. Prudkov/stock.adobe.com

ce que nous faisons à l'extérieur dans cette vie normale dont elle était privée. Pourtant, elle y tenait et était toujours pleine d'empathie pour nos petits bobos. Elle demandait des nouvelles des partiels des uns et des autres, par exemple, alors qu'elle menait un combat autrement plus lourd. Ses qualités personnelles m'inspirent encore aujourd'hui, et notamment sa qualité d'attention aux autres. Je dirais aussi qu'elle nous a appris la valeur de l'amitié. Les parents de Laurène avaient très à cœur de la maintenir dans la vie et nous invitaient souvent, nous ses amis, chez eux ou nous proposaient même de partir en vacances avec eux. Cela nous a profondément soudés. Aujourd'hui encore, nous restons très proches les uns des autres. Pour ma part, je suis aussi beaucoup plus sensible à la fragilité des gens et j'estime que c'est une chance d'avoir pu connaître, grâce à elle, le monde des ma-

lades. J'ai découvert que la maladie, en fait, ne les empêche pas de vivre pleinement. »

« J'ai aussi grandi d'un coup »

Anastasia, 22 ans, amie de Marion

« Quand Marion est tombée malade, j'avais 14 ans. D'un coup, ce mot que j'avais entendu mais que je ne comprenais pas vraiment, "cancer", a fait irruption dans ma vie et j'ai compris que rien ne serait plus tout à fait comme avant. J'ai pris conscience de notre fragilité à tous et cela m'a fait énormément grandir. À partir de là, je me suis fait un devoir d'aider Marion du mieux que je le pouvais. Je me souviens notamment d'être allée acheter sa perruque avec elle. Au fond, j'étais bouleversée mais j'ai essayé de ne pas le montrer, de la rassurer, au contraire. Je lui

disais que ce ne serait que pour quelques mois. Je me souviens aussi être allée lui rendre visite en chambre stérile. J'étais vraiment jeune à l'époque et je crois que je ne prenais pas complètement la mesure de la situation. Par exemple, je lui rendais visite même si j'avais un rhume, alors que c'était interdit. Je voulais ne pas la prendre avec trop de pincettes et j'en oubliais un peu les risques. Je continuais aussi à discuter avec elle de tout et de rien, de rire. Quand elle me disait qu'elle avait peur, j'essayais d'être *punchy* pour deux, de lui changer les idées. Son épreuve m'a donc aussi beaucoup changée. Par exemple, la force avec laquelle elle affrontait le regard des autres quand elle devait se montrer sans sa perruque sous sa bombe de cheval m'a profondément marquée. Je crois qu'après l'avoir accompagnée dans cette expérience, je sais mieux apprécier les beaux moments de la vie. »

Recueilli par Emmanuelle Lucas

Prochain dossier:
Être père à l'heure du genre

Entretien. Dans son livre « Hâte-toi de bien vivre! » (1), cette mère de famille raconte le combat de sa fille Laurène contre la maladie.

« Laurène a pu vivre quand même sa jeunesse »

Valérie de Larauze

Mère de cinq enfants dont Laurène, décédée à 22 ans des suites d'une leucémie

En quoi votre fille vous a-t-elle surprise?

Valérie de Larauze: Laurène est tombée malade à 16 ans. C'était alors une petite ado un peu rebelle qui n'aimait pas beaucoup le travail. Il y avait beaucoup de conflits à la maison et la confiance était toute relative. Elle est tombée malade au Canada, où nous l'avions envoyée dans l'espoir qu'elle retrouve une motivation scolaire. Mais je dois dire qu'à partir du moment où on lui a annoncé sa maladie, elle a été très impressionnante. J'ai été épatée par sa capacité à se battre. Elle nous a communiqué à tous une énergie incroyable. Le médecin nous avait d'ailleurs prévenu: « Vous verrez, elle va vous tirer vers le haut. » Et c'était vrai. Nous avons dû tous nous surpasser.

En quoi cela a changé votre façon d'être mère?

V. de L.: Nous avons dû développer des montagnes de créativité pour l'encourager sans cesse, valoriser ses efforts, alimenter cette envie de vivre. C'est passé par des choses toutes simples: l'écoute, la force tellurique d'un câlin, la richesse des relations humaines. Pour la première fois, je ne pouvais pas vraiment donner de conseils, puisque ce qu'elle vivait me dépassait. Cela nous a poussés à tout donner: la tendresse, l'écoute mais aussi une forme de légèreté. Nous nous interdisions, en effet, de franchir la porte de sa chambre avec la mine effondrée. Ses frères et sœurs ont été essentiels: ils avaient toujours des petites anecdotes, des blagues à rapporter du lycée, de chez les copains.

Peut-on éduquer un ado qui mène un tel combat?

V. de L.: Laurène était jeune,

avait envie de croquer la vie et, nous, nous devions sans cesse l'appeler à la prudence. Faire la fête à 18 ans, ça a du sens. Mais faire la fête avec une bouteille d'oxygène, c'est quand même très particulier! Elle nous disait: « Je veux vivre à pleins tubes. » Moi, j'étais toujours très inquiète. J'aurais voulu qu'elle ne prenne aucun risque, mais j'ai dû lâcher prise et apprendre à lui faire confiance, à passer le relais à ses amis. Je dois dire qu'ils ont été formidables. Mon mari m'a aussi beaucoup aidée à prendre ce recul.

« Elle a mûri très vite. Elle a mis beaucoup de joie dans ce qu'elle vivait, dans les rencontres qu'elle faisait. Elle a goûté à chaque relation. »

Il me disait souvent: « Laisse-la, elle sait ce qu'elle fait. » J'ai appris peu à peu à fermer les yeux sur certains excès, certains oublis de médicaments.

Pensez-vous que sa vie a été belle?

V. de L.: Elle a mûri très vite et a pu vivre quand même, je crois, sa jeunesse. Elle a mis beaucoup de joie dans ce qu'elle vivait, dans les rencontres qu'elle faisait. Elle a goûté à chaque relation, et ces relations l'ont portée. Elle était écoutée des autres jeunes car elle était à leurs yeux très crédible. Moi, ça me faisait de la peine parfois de la voir écouter les histoires de cœur des autres, alors qu'elle en était privée. Mais elle aimait ce rôle de confidente. Elle a réussi à donner un sens à ce qu'elle vivait.

Recueilli par Emmanuelle Lucas

(1) Préface de Philippe Pozzo di Borgo, Ed. Mediaspaul.

pistes

À lire pour les adolescents

Nos étoiles contraires, de John Green, traduit de l'américain, Pocket Junior. Paru en 2012, ce roman pour adolescents est devenu un best-seller mondial. Écrit par un ancien aumônier



d'hôpital, il aborde le thème pourtant a priori pas très vendeur des adolescents malades. Il raconte

l'histoire d'amour de Hazel, qui se sait atteinte d'un cancer incurable, et de Gus, qui est en rémission malgré une jambe en moins. Sans pathos ni mièvrerie, ce roman raconte comment ces deux cabossés apprennent ensemble à croire à nouveau en la vie. Une jolie réflexion sur le courage et le sens de l'existence, un livre adapté au cinéma en 2014.

À voir pour les parents

La guerre est déclarée, de Valérie Donzelli. Ce film à la fois joyeux et profond plonge dans le quotidien de Roméo et Juliette, un couple d'amoureux dont la vie bascule un jour dans le cabinet d'un médecin, à l'annonce de la maladie de leur fils. Certes, il s'agit ici d'un bébé et non d'un ado. Mais ce film dépeint avec justesse et énergie le combat mené par les familles pour tenir à bout de bras un enfant en vie.

Pour se faire aider

Des dizaines d'associations locales existent pour épauler les familles. Cent pour sang la vie les fédère pour les maladies du sang.

www.centpoursanglavie.com

D'autres existent pour soutenir les familles après la perte d'un enfant, dont Approviser l'absence

www.approviserlabsence.com

#AirDuTemps. Le dernier opus de la série de jeux vidéo propose une immersion dans la Grèce antique.

« Assassin's Creed », toute une histoire



Un univers d'une incroyable sophistication visuelle. Ubisoft

Disposant de budgets supérieurs à la plupart des grosses productions hollywoodiennes (entre 80 et 100 millions d'euros), certains jeux vidéo proposent désormais des univers d'une incroyable sophistication visuelle. Fruit de la collaboration de près de 800 personnes pendant trois ans, *Assassin's Creed Odyssey*, dernier opus de la série vidéo ludique créée par le studio français Ubisoft, met tout en œuvre pour impressionner son public: reconstitution saisissante de monuments antiques, espace de jeu immense sur terre et mer (de la Macédoine à la Crète), narration complexe aux multiples ramifications...

Depuis 2007, chaque opus de la série *Assassin's Creed* remonte le cours du temps pour explorer une période historique différente. Après la Renaissance italienne, l'âge d'or de la piraterie dans les Caraïbes au XVIII^e siècle ou Londres pendant la Révolution industrielle, l'action se déroule cette fois en 431 avant J.-C., pendant la guerre du Péloponnèse qui vit Sparte affronter Athènes. Batailles navales, combats épiques, sombres complots, rencontres avec de grandes figures historiques (Hippocrate, Hérodote...) et des héros mythologiques, l'aventure tient en haleine les joueurs pendant une centaine d'heures!

« Les développeurs utilisent les silences et les flous de l'histoire

pour introduire leur fiction. C'est tellement bien raconté que beaucoup de gens croient qu'il s'agit d'un vrai récit historique », pointe William Brou, professeur de collège, sur sa chaîne YouTube « Histoire en jeux ». « Certaines libertés sont prises sciemment pour que le joueur éprouve plus de plaisir. Dans l'épisode sur la Révolution française, par exemple, on avait modélisé la flèche de Notre-Dame, non construite à l'époque, pour que le joueur puisse y grimper », explique de son côté Ubisoft.

À notre avis

Voir les jeunes converser avec Socrate, visiter l'Acropole et se familiariser avec la vie quotidienne des Athéniens peut ravir les parents, mais attention: même si de nombreux adolescents y jouent déjà, rappelons que la classification PEGI déconseille au moins de 18 ans ce jeu dans lequel on incarne un mercenaire chargé d'occire sans scrupule ses cibles à l'épée ou à l'arc.

Assassin's Creed Odyssey va lancer, dans le courant de l'année, un mode « découverte » qui permet d'explorer librement l'univers sans s'exposer à la violence. Les possesseurs de PC peuvent même l'acheter indépendamment pour une trentaine d'euros (contre une cinquantaine en version complète sur PC, Xbox One et PlayStation 4).

Cécile Jaurès

chronique



Yves Durand

Halte! Qui va là?

L'affichette nous prévient depuis quelques semaines. Ici, entrée interdite! Le message ressemble au « Halte! Qui va là? » du Moyen Âge. Ici, pourtant, pas de pont-levis ni de poterne, pas de forteresse ni de donjon. Non, simplement la chambre d'une petite-fille pré-ado, peuplée de livres, de chaussons de danse et de peluches. La propriétaire des lieux – l'usufruitière plutôt – entend réglementer l'accès à son domaine.

Scotché à la porte, l'avertissement ne s'adresse pas à nous en particulier, qui sommes de visite de temps en temps. Au contraire, les grands-parents figurent même dans la colonne des personnes autorisées à franchir le seuil de la chambre, quelques VIP dûment répertoriées. La valeur d'un pareil privilège ne nous échappe pas, d'autant que les propres parents de Léa n'en bénéficient qu'exceptionnellement : eux, ils peuvent entrer, mais pas à titre permanent et définitif. Le laissez-passer vaut « des fois » seulement...

Le document énumère aussi la liste des persona non grata : en priorité le petit frère et ses copains, et donc occasionnellement papa et maman. La formule « des fois » suggère que des exceptions sont possibles. Mais le règlement n'en indique pas les critères. Preuve que la porte reste... ouverte à la négociation.

Léa n'est pas la première de la famille à vouloir contrôler l'accès à sa chambre. L'aînée de ses cousines l'avait précédée.

Léa n'est pas la première de la famille à vouloir contrôler l'accès à sa chambre. L'aînée de ses cousines l'avait précédée. Même âge à l'époque. Même décor, aussi, mêlant le rose et les paillettes – écouteurs et posters en plus. L'avis, fixé à la porte, se voulait

d'une portée nettement plus générale; il établissait un certain nombre de consignes à respecter : frapper avant d'entrer, enlever ses chaussures, ne pas fouiller dans les tiroirs. On était prié de ne pas déranger la demoiselle si elle rêvassait ou chantait, et surtout

Je trouve réconfortant de voir combien elles se plaisent dans leurs chambres respectives.

de la « laisser dormir » si tel était le cas. Quant au tableau des personnes admises, il faisait la part belle aux amis et amies et, sans qu'il fût nécessaire de l'écrire, les petites sœurs n'étaient pas les bienvenues. Pour les parents, la dérogation précisait strictement les motifs pour lesquels ceux-ci pouvaient être autorisés à entrer : « Pour faire mon lit et pour déposer mes vêtements sur mon bureau. »

Hum! Les faits remontent à un an et demi. Depuis, mon ado chérie sait sûrement changer sa couette, et même plier et ranger son linge toute seule...

Je ne me rappelle pas si, enfants, il nous est arrivé, à mes frères et sœurs, de réglementer l'accès à notre chambre. Plusieurs années durant, nous fûmes trois à nous partager l'espace – l'instinct de propriété devait nécessairement moins jouer... Ce serait stupide, pour autant, de rire aujourd'hui du règlement institué par mes petites-filles – plus jeunes, les garçons s'y mettront tôt ou tard à leur tour – ou de le prendre à la légère. Je trouve au contraire réconfortant de voir combien elles se plaisent dans leurs chambres respectives. Combien elles prennent soin de ce petit domaine personnel et intime. Un saint des saints qui leur appartient et qu'elles défendent. Le temps viendra où elles rêveront de le quitter, ce nid. Et ce sera bien assez tôt...

essentiel

CD
Des malheurs de Sophie



En 1858, la comtesse de Ségur narrait les mésaventures d'une petite fille dont le prénom allait devenir synonyme de faiseuse de bêtises. Plus d'un siècle et demi plus tard, Anaïs Vaugelade se réapproprie l'histoire en y mêlant avec truculence son propre vécu. Le tout dans un livre grand format illustré parfois comme une BD. La musique de Robert Schumann apporte le côté sautillant d'une enfance joyeuse et espiègle. Un régal!

Blandine Canonne

Texte et illustrations d'Anaïs Vaugelade, musique Robert Schumann. Livre-CD Didier Jeunesse, 50 mn, 23,80 €. Dès 5 ans.

Jeux vidéo
Bad North



Première création d'un jeune studio indépendant suédois, ce jeu de stratégie consiste à défendre son île contre les invasions vikings. À chaque débarquement ennemi, il s'agit de placer le plus astucieusement possible ses soldats pour contrer leurs attaques : l'infanterie au plus près des côtes, les archers sur les hauteurs... À chaque affrontement gagné, on remporte des pièces qui servent à augmenter ses troupes et conquérir d'autres lopins de terre. Cette mécanique fluide, plus complexe qu'il n'y paraît quand les raids des envahisseurs s'intensifient, s'accompagne d'un graphisme minimaliste très réussi.

Cécile Jaurès

Raw Fury, 14,99 € sur PC, Mac, Nintendo Switch, PlayStation 4 et Xbox One. À partir de 12 ans.

On en parle. Dans la pièce « Le Lien » (1), l'écrivain François Bégaudeau explore la difficulté de communiquer au sein de la famille.

Le mal de mère



Christiane (Catherine Hiegel) et Stéphane (Pierre Palmade). J. Stey

La pièce s'ouvre sur un long, très long monologue. Celui d'une femme, Christiane, (Catherine Hiegel) d'origine modeste, retraitée, assise à table, en fin de repas. Des propos décousus qui ne semblent guère intéresser son grand fils Stéphane (Pierre Palmade), assis en face d'elle, silencieux. Pire : le trentenaire se lève, agacé, annonce qu'il va écouter sa visite et partir. Partir pour ne plus revenir.

Le salon d'un petit appartement de province devient le théâtre, ou plutôt le ring, d'un combat au cours duquel certains mots frappent comme des coups de poing. Le fils reproche avec véhémence à sa mère de ne pas s'intéresser à lui, de ne pas lui poser de questions sur sa vie, son métier d'écrivain, de ne pas lire ses livres. Le cadet est devenu un intellectuel parisien connu. De passage à Rennes, à l'occasion d'un événement littéraire, il en profite pour voir Christiane. À chaque fois, le fossé, semble-t-il, se creuse un peu plus. Et toujours le fils bute sur un paradoxe. Pourquoi supporte-t-on de sa famille ce que l'on ne supporterait pas de ses amis? Et en déduit, cinglant : « La famille est une zone de non-droit. »

Dans le périmètre étroit de cette relation filiale, chaque protagoniste semble parler une langue différente. Pour lui faire prendre conscience de leur absence de dialogue, Stéphane prend des exemples du quotidien, emploie des métaphores. Mais Christiane prend tout au pied de la lettre, et

refuse de comprendre. Son premier degré et son entêtement font enrager le fils et suscitent l'hilarité parmi les spectateurs, pas fâchés d'alléger la tension parfois oppressante de cet affrontement.

Au torrent d'ingratitude fait homme, cette femme au cœur simple oppose avec un bon sens absolu sa place originelle de mère, son amour inconditionnel et viscéral qui n'a pas besoin de mots pour s'exprimer. On sent qu'elle se fait violence pour dire tout haut ses sentiments dans un monde où il est plutôt d'usage de les taire. La grande Catherine Hiegel apporte à ce personnage son corps tremblant d'humanité, blessé par l'esprit cynique d'un fils. Pierre Palmade l'incarne avec une fiévreuse complexité, écartelé entre son désir de rompre le lien et l'impérieuse nécessité de s'y soumettre.

Tous deux remontent les flots tumultueux de leur histoire filiale, avant de connaître une certaine accalmie, avec l'arrivée de Françoise, une amie de la famille. Apaisement qui ouvrira la voie de la réconciliation. Cette exploration au scalpel des liens familiaux interpelle chacun d'entre nous. On peut tous se projeter dans ces relations universelles, reconnaître certains de nos travers, certaines impasses où l'on s'enferme et, qui sait, peut-être, arriver à en sortir.

France Lebreton

(1) Théâtre Montparnasse, 31 rue de la Gaité, 75014 Paris. Tél. : 01.43.22.77.74.

www.theatremontparnasse.com